



RELATION

DE LA

NOUVELLE

ESPAGNE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Recit du voyage de l'Auteur, depuis le
Village de Petapa jusqu'à celui de la
Trinité, & de ce qui lui arriva dans
le chemin.*

CE qui me faisoit le plus de peine dans le dessein que j'avois fait de m'en retourner, étoit de choisir le chemin le plus assuré, ce qui me fit quitter celui du Golphez, quoiqu'il fut le plus aisé de tous, & la mer

T 4 la

la plus proche du lieu où je demourois, parce que je sçavois que je trouverois diverses personnes de ma connoissance en ces lieux-là, & que la sortie des Navires étoit si incertaine, qu'avant qu'ils fussent partis l'on auroit pû envoyer un ordre de Guatimala pour m'arrêter.

J'appréhendois aussi que si je m'en allois par terre au travers de la Province de Comayagua ou Truxillo, & y attendois les vaisseaux, que le Gouverneur de ce lieu-là ayant été averti par le Président de Guatimala, ne vint à m'interroger & me renvoyer ensuite, ou bien que l'on ne fit défense aux Maîtres des Navires de me recevoir en leur bord.

Je considérois encore que si je m'en retournois à Mexique & à la Vera-Pax, ce chemin là me seroit encore plus fâcheux étant seul, qu'il n'avoit été en venant à Chiapa avec mes amis, & d'autant plus que je voulois mener Michel Delva jusques-là par terre avec moi.

C'est pourquoi après avoir résolu de ne passer point par ces trois chemins, je choisiss le quatrième par Nicaragua & le lac de Grenade, & je differai mon voyage jusq'à la semaine après Noël, sçachant que le tems que les Fregates sortoient de ce Lac pour aller à la Havane, étoit ordinairement après la mi-Janvier ou au plus tard à la Chandeleur, où j'espérois de me rendre pour y être avant ce tems-là.

Mais pour empêcher qu'on ne soupçonât que j'eusse pris ce chemin, avant que de partir j'envoyai par Michel Delva une lettre à un de ses amis, pour la donner au Provincial à Guatimala quatre jours après mon

mon départ, par laquelle je prenois congé de lui fort civilement, le priant de ne me point blâmer & de n'envoyer point après moi, que pûisque j'avois une permission de Rome assez suffisante pour cela, n'ayant pû avoir la sienne, je croyois que je pouvois en bonne conscience m'en retourner en ma Patrie, laissant en ce païs là pour remplir ma place assez de gens qui entendoient le Langage des Indiens.

Et pour lui ôter la pensée de faire chercher du côté de Nicaragua, je datai ma lettre du Village de saint Antoine Suchutepeque qui étoit sur le chemin de Mexique & tout opposé à celui de Nicaragua.

Le lendemain des Rois qui étoit le septième de Janvier 1637. sur le minuit je sortis de Petapa sur une fort bonne mule, que je vendis sur le chemin quatre-vingt piéces de cuir, n'ayant personne en ma compagnie que Michel Delva.

Et parce que le commencement du chemin étoit fort montagneux, nous ne pûmes aller si vite que nous eussions bien désiré : car il étoit jour avant que nous pussions arriver au haut de la montagne, qu'on appelle *Sierra redonna* ou la montagne ronde, qui est fort renommée en ce païs-là, à cause des bons pâturages qui s'y trouvent pour le bétail & pour les brebis, lors que les Valégs sont arides, & qu'il n'y a plus d'herbe pour la nourriture des bêtes.

Cette montagne sert aussi d'un grand soulagement aux voyageurs ; car ils y sont fort bien traités dans une hôtellerie où l'on vend du vin & de la viande, où l'on peut se

se mettre à couvert avec tout le bagage que l'on mène avec soi.

Il y a aussi une des meilleures fermes de bétail de tout ce pays-là, & où l'on fait du fromage de lait de chevre & de brebis, qui est estimé le meilleur de ces quartiers.

Cette montagne ronde est à cinq lieues de Petapa, que je passai en diligence craignant d'y rencontrer quelqu'un de Petapa, & laissant plusieurs Indiens qui étoient couchés dans l'hôtellerie, qui conduisoient deux troupes de mulets qui appartenoient à des Espagnols, & qui ce jour-là devoient arriver à Petapa.

A quatre lieues au delà de cette montagne ronde il y a un Village d'Indiens qu'on appelle *los Esclavos*, où les Esclaves, non pas qu'ils soient à présent plus esclaves que les autres Indiens; mais parce qu'autrefois du tems de l'Empereur Montezuma & des Rois qui dépendoient de lui, ils étoient comme des esclaves au regard de ceux des autres Villages.

Car l'on avoit accoutumé de faire venir les habitans de ce Village là à Amatitlan, & de les envoyer comme des esclaves porter des lettres où ce qu'on vouloit dans tout le pays.

De plus, ils étoient obligés d'envoyer chaque semaine un certain nombre de leurs gens à Amatitlan, selon que les habitans de ce lieu là en avoient besoin, soit pour porter des lettres, soit pour porter des fardeaux en d'autres endroits.

De l'usage de ces lettres dont les Indiens se servoient en ce lieu là vint le nom d'Amatitlan

titlan qui est un mot composé en la Langue de Mexique, de *Amat* qui signifie une lettre, & de *tilan* qui signifie une Ville; de sorte qu'Amatitlan signifie proprement la Ville des Lettres.

Aussi étoit-ce véritablement la ville des Lettres: car ils avoient accoutumé d'écrire ou de graver ce qu'ils vouloient sur des écorces d'arbres, & s'en servoient comme nous faisons des Lettres, les envoyant dans tout le pays, & même jusqu'au Pérou.

Ce Village des esclaves est situé dans un fonds proche d'une rivière, sur laquelle les Espagnols ont fait bâtir un fort beau Pont de pierre pour aller & venir dans le Village; car autrement l'on n'y sauroit passer avec des mules à cause de la rapidité du courant de l'eau, & de la quantité des rochers qui sont dans la rivière, dont l'eau descend avec grande force.

De ce Village-là, où nous ne nous arrêtons que pour boire un verre de chocolat, & pour faire repaître nos mules, nous allâmes le même jour à Aguachapa, qui est à dix lieues au-delà, & assez proche de la mer du Sud, & du Port de la Trinité où nous arrivâmes sur le soir, ayant fait ce jour-là & partie de la nuit plus de vingt lieues sur des montagnes & par des chemins tout pierreux, depuis le Village des esclaves jusqu'à celui-ci.